

Essai

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Yvan Cliche, Andrée Ferretti, Yves Laberge, David Laporte, Suzanne Leclerc, Pierre Rajotte et Vincent Thibault

Numéro 147, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Cliche, Y., Ferretti, A., Laberge, Y., Laporte, D., Leclerc, S., Rajotte, P. & Thibault, V. (2017). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (147), 59–64.

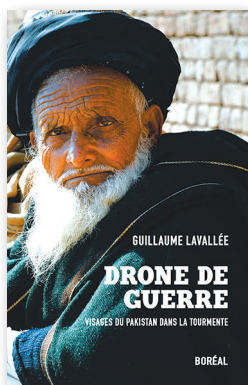
Guillaume Lavallée

DRONE DE GUERRE

VISAGES DU PAKISTAN DANS LA TOURMENTE

Boréal, Montréal, 2017, 198 p. ; 22,95 \$

À 40 ans à peine, Guillaume Lavallée affiche un parcours singulier comme reporter québécois sur la scène internationale. Journaliste à l'Agence France-Presse (AFP), une des plus importantes agences de la planète, il a été envoyé dans des pays que les diplomates considèrent comme à haut niveau de risque, soit le Soudan, le Pakistan et l'Afghanistan.



De son séjour au Soudan, il a tiré un livre, *Dans le ventre du Soudan* (2012), finaliste au prestigieux prix Albert-Londres 2013.

Guillaume Lavallée, maintenant de retour au pays à titre de professeur à l'UQAM, refait le même exercice avec un bouquin au titre accrocheur, cette fois sur le Pakistan. Le livre s'intéresse de près aux ravages causés par l'envoi massif de drones ciblant des terroristes

figurant sur la « hit list » de l'armée américaine.

Cette « Obamaguerre », selon son expression, car l'ex-président américain a autorisé un grand nombre de ces opérations secrètes, n'est pas sans effet sur les populations locales. L'auteur fait état des conséquences sur la santé, physique et mentale, de populations souvent inquiètes de la tombée ou non de bombes provenant de ces appareils téléguidés de loin, et qui alimentent les trahisons qui sont bien fréquentes dans ce pays à la réputation explosive.

Sans surprise donc, le drone y est devenu un enjeu toxique : « Se dire pro-drone au Pakistan, c'est renoncer à son avenir politique [...]. Se dire ouvertement pro-drone dans les zones tribales, c'est presque signer son arrêt de mort ».

En plus de cet enjeu, le livre s'intéresse aux relations pleines de méfiance existant entre l'armée pakistanaise et les nombreuses tribus du pays (les Pachtounes, Pendjabis, Baloutches, Sindhis, Bengalis), à la lutte contre l'intégrisme, au blasphème religieux qui occupe une trop grande place dans les enjeux publics, à la multiplication des écoles coraniques soutenues par l'Arabie saoudite, à l'apparition d'enclaves sécurisées dans les cités abritant la classe moyenne et où le modernisme s'affirme plus ouvertement.

Autant d'enjeux qui témoignent de ceci : la faillite de l'État à accomplir son rôle de base, soit la sécurité et l'éducation.

À noter la troisième partie du livre, qui porte sur une région méconnue : le Baloutchistan, qui abrite une minorité culturelle réprimée où les journalistes sont interdits, et qui mène un dur combat en vue de sa reconnaissance.

Un ouvrage en forme de long reportage, captivant, qui nous ouvre une porte sur ce pays très complexe mais combien fascinant.

Yvan Cliche

Daniel Grenier

LA SOLITUDE DE L'ÉCRIVAIN DE FOND

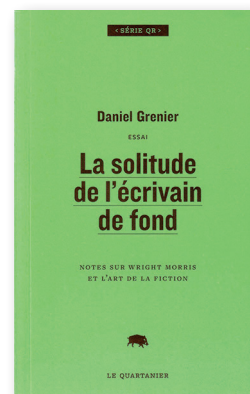
NOTES SUR WRIGHT MORRIS ET L'ART DE LA FICTION

Le Quartanier, Montréal, 2017, 88 p. ; 14,95 \$

Spécialiste de littérature, auteur d'une thèse portant sur les représentations du romancier américain depuis Melville jusqu'à DeLillo, Daniel Grenier a soufflé tout le monde en 2015 avec *L'année la plus longue*. Après avoir ravi le Prix littéraire des collégiens, son premier roman a été traduit en anglais et ses droits ont été rachetés en France par la prestigieuse maison Flammarion.

Dans *La solitude de l'écrivain de fond*, un essai minimaliste et bien personnel sur l'art de la fiction, il revient sur son parcours littéraire, sur les auteurs significatifs qui l'ont jalonné, dont un certain Wright Morris, le plus illustre des écrivains inconnus, double lauréat du National Book Award tombé aujourd'hui dans un oubli complet.

En un peu plus de 80 pages, l'auteur mène donc une réflexion portant sur deux principales préoccupations : l'écrivain Daniel Grenier et l'écrivain Wright Morris. Les détours par l'œuvre de l'Américain ouvrent sur un dialogue fécond entre la pratique des deux hommes, creusent les « affinités profondes » qui les unissent. Qu'il séjourne à Paris ou soit de passage dans une librairie du Vermont, Grenier marche littéralement dans les traces de son prédécesseur. Aussi se posera-t-il des questions venues le hanter, lui et peut-être tous les écrivains confrontés à la nécessité de créer : pour qui écrire et pourquoi continuer de le faire ? Pour la postérité ? Pour la gloire ? Pour le plaisir de raconter ? Finalement, l'exercice met au jour la dynamique de l'éponge et de la sangsue qui sous-tend l'échange littéraire : le romancier se nourrit de lectures qui sont autant d'apprentissages fertiles et de petits vols d'identité.



Elle persiste tout de même un peu, cette impression de rester sur notre faim, tant à l'égard de ce côté voyeur éveillé par l'approche réflexive du bilan personnel que par rapport à l'initiation à l'œuvre de Morris, à cette tentative de lui redonner sa place dans l'histoire littéraire, mandat que l'essayiste confie s'être fixé. Peut-être la volonté pressante de surfer sur la vague de reconnaissance suscitée par *L'année la plus longue* a-t-elle

imposé le format de *La solitude de l'écrivain de fond*? Après tout, la notoriété doit s'entretenir, le succès est une bête qu'il faut alimenter. À défaut de quoi, laissée à elle-même, elle menace de disparaître dans la plus totale indifférence. Parlez-en à Wright Morris.

David Laporte

André Major

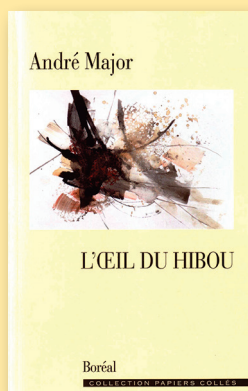
L'ŒIL DU HIBOU

CARNETS 2001-2003

Boréal, Montréal, 2017, 229 p. ; 24,95 \$

Dans le précédent volume, regroupant les carnets tenus entre 1995 et 2000, André Major terminait sur une note d'ouverture, comme une invitation à le retrouver à un autre moment afin de poursuivre cet exercice d'amitié qu'est le partage des réflexions, impressions, rêves, sans taire les déceptions qui balisent le parcours d'une vie : « L'important, concluait-il, c'est de poursuivre sa route, à l'écoute du vivant. Un vers de Verlaine le dit tout simplement : La route est bonne et la mort est au bout ». La promesse est tenue, André Major nous revient cette fois avec les carnets couvrant les trois années qui suivent, de 2001 à 2003.

Le lecteur confident y retrouve celui qu'il a quitté quelques années plus tôt, à la fois inchangé et différent. Major demeure avant tout ce lecteur aussi passionné qu'hier et avide de poursuivre sa quête de compréhension du monde, d'interroger et de partager avec le lecteur le fruit de ses réflexions, ses doutes et, par moments, les étincelles de beauté qui s'offrent à qui sait se mettre en retrait et regarder. Le titre prend ici tout son sens : s'élever et observer. Le carnet s'inscrit dans la continuité d'un échange qui se veut indissociable de cette même quête. « Dans le carnet, écrit Major, on simule une conversation avec un lecteur dont on ne peut malheureusement pas entendre les répliques [...]. Personne ne nous lit avec plus d'attention que ce lecteur pour qui on est une voix dans la solitude de sa lecture. » Une voix avec ses élans, ses envolées, qui parfois dénoncent et, à d'autres moments, doutent. Et ses silences.



Major revient ainsi sur les lectures et les auteurs qui l'ont marqué et qu'il revisite : Tchekhov, Tolstoï, Dostoïevski, Flaubert, Hamsun, Naipaul, Nietzsche, Pavese, Ferron, pour ne nommer que ces derniers. Les relectures ont maintenant préséance sur la découverte de nouveautés. Major renoue avec ce qui hier l'émerveillait et nourrissait ses engagements tant littéraires que citoyens qui lui ont permis de persévérer, de cheminer. Après la hâte et l'impatience des premières années, Major apprivoise le regard apaisé qui vient avec l'âge. Au-delà de tout ce qui peut être noté, évoqué, interrogé, dénoncé, acclamé – quoique plus rarement dans ce dernier cas –, le souci premier qui traverse et donne à ces pages à la fois leur unité, leur couleur et, pourrait-on dire, leur légitimité, la préoccupation constante qui anime Major, c'est la justesse de l'écriture. « L'important n'est pas tant de témoigner fidèlement de celui qu'on est que de maintenir vivant le rapport entre soi et le monde – de bien faire voir et sentir ce qu'on a vu, lu ou vécu. Autrement dit, d'écrire avec justesse – cette justesse qui assure le bien-fondé de l'écriture. »

L'homme de 75 ans qui revisite ses carnets n'a rien perdu de sa lucidité. L'esprit combatif qui hier l'animait fait aujourd'hui davantage place à l'acceptation des jours qu'il accueille tantôt avec sagesse lorsque la finalité de l'existence lui est rappelée par l'accompagnement d'un oncle vieillissant dont les jours sont comptés, tantôt avec bienveillance lorsqu'un enfant, son petit-fils, s'invite au quotidien. Cette sagesse trouve également appui sur les joies simples et la douceur de vivre qu'il retrouve dans le fado et la cuisine portugaise qu'il aime partager avec ses amis, et dans la beauté de paysages que lui offrent les Laurentides et la Serra da Estrela, qui lui inspirent le respect et le recueillement propice au rêve éveillé. Car, sans rêve nous rappelle Major en citant Giono, que pouvons-nous connaître et comprendre de ce monde ?

Comme un ami que l'on quitte à regret après un repas qui a su nous réconcilier avec l'âpreté de certains jours, il me tardera de retrouver André Major dans ses prochains carnets, et de renouer avec ces petits riens de la vie qu'il sait capter et nous offrir avec justesse.

Jean-Paul Beaumier

Pascal Bruckner

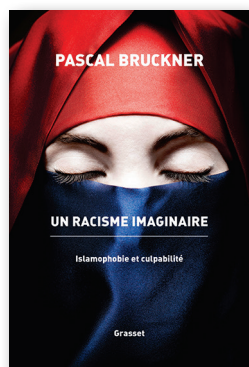
UN RACISME IMAGINAIRE

ISLAMOPHOBIE ET CULPABILITÉ

Grasset, Paris, 2017, 261 p. ; 29,95 \$

« Un nouveau mot avait été inventé pour permettre aux aveugles de rester aveugles : l'islamophobie. Critiquer la violence militante de cette religion dans son incarnation contemporaine est considéré comme du fanatisme. »

Cet extrait de Salman Rushdie, placé en exergue du dernier livre de Pascal Bruckner, introduit de façon pertinente et percutante le propos de l'essayiste.



Celui-ci entend, en effet, dénoncer le recours récurrent aux accusations d'islamophobie, de racisme et de fanatisme lancées à l'encontre de quiconque prétend interroger, en Occident, les exigences des islamistes fondamentalistes appuyés par certains « progressistes ». On aurait pourtant pu s'attendre de ces derniers qu'ils défendent bec et ongles les droits durement acquis des femmes, des homosexuels, de même que

celui de critiquer librement les gouvernements et les religions (lorsqu'il ne s'agit pas, bien sûr, d'attaques haineuses). Paradoxalement, selon Bruckner, ces gens de gauche en sont arrivés à appuyer la nouvelle censure qui s'impose de plus en plus. Des expressions comme « terrorisme islamique » ou « islam radical » sont dorénavant taboues dans le discours public. Les nouveaux censeurs crient à la stigmatisation, au racisme et à l'islamophobie dès qu'elles sont prononcées. Ils s'en prennent non seulement aux Occidentaux qui osent défier les décrets des « gardiens du dogme », mais aussi aux musulmans libéraux. Qu'on pense à Salman Rushdie, condamné à mort pour la publication des *Versets sataniques*, ou à l'écrivain algérien Kamel Daoud, objet lui aussi d'une *fatwa*, pour son analyse des événements de Cologne, à la veille de Noël 2015. Pourtant, face à cette ouverture inconditionnelle à l'islam qu'on exige dans le monde occidental, la réciproque est loin d'être accordée aux communautés chrétiennes dans les pays musulmans. Ces chrétiens sont systématiquement l'objet de violences, de menaces, d'attentats. Ils sont les grands oubliés des « progressistes » occidentaux qui refusent de voir les tactiques de l'islam radical pour ce qu'elles sont.

En somme, Pascal Bruckner tente de démonter l'imposture des fanatiques qui veulent faire taire ceux qui ne pensent pas

comme eux. Il réclame la préservation du droit de parole et de liberté de pratiquer une religion, ou non.

Gaétan Bélanger

Yvan Lamonde

UN COIN DANS LA MÉMOIRE

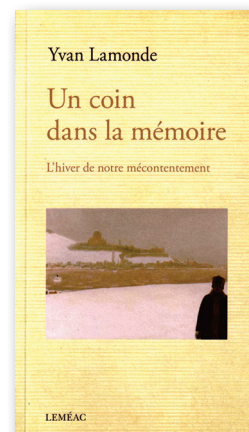
L'HIVER DE NOTRE MÉCONTENTEMENT

Leméac, Montréal, 2017, 117 p. ; 13,95 \$

Éminent historien de la vie intellectuelle au Québec, Yvan Lamonde délaisse ici la fresque documentaire pour s'adonner à l'essai. Son intention est maintenant de livrer une interprétation personnelle de la « désarticulation politique et intellectuelle du Québécois », dans le but de comprendre comment s'est produite cette désarticulation et de proposer une piste pour sortir de l'ornière.

Le « coin dans la mémoire » évoqué par Lamonde est celui de la division, instillée au cœur de la conscience québécoise par le colonisateur britannique, par la religion catholique et, enfin, par le Québécois lui-même, hésitant entre diverses allégeances et identités. La première semence de division origine de la stratégie de domination subtilement inscrite dans les structures politiques, depuis la Conquête jusqu'au régime fédéral actuel. La religion catholique a contribué pour sa part à enfoncer le coin de la division en laissant croire aux Québécois que la tolérance à l'endroit de leur langue et de leur religion leur assurait la maîtrise de leur destin. Enfin, l'expérience politique québécoise est celle de la division, exprimée par une sempiternelle opposition entre un « nationalisme culturel de conservation » et un « nationalisme politique à visée émancipatoire ». Cette opposition aurait atteint des sommets lors des référendums de 1980 et de 1995.

Le style de l'historien, habitué d'appeler à témoigner le chœur des voix contributives au devenir québécois, en particulier celles des morts, est encore reconnaissable dans l'essai. Lamonde se réclame entre autres de Gaston Miron pour lancer un appel à « rapailler » l'être québécois. Pour contrer le modèle de la division, pour surmonter les blocages et avancer désormais avec plus de confiance, il faudrait selon Lamonde se libérer du passé sans le trahir. Contre le multiculturalisme, il ne faudrait pas hésiter à affirmer la primauté du politique sur le culturel.



À tout prendre, l'analyse de Lamonde le porte à défendre le projet d'une nation fondée sur des principes civiques partagés. Parmi ces principes, sont cités comme exemples « la démocratie, l'État de droit, l'égalité des femmes et des

hommes, la laïcité, le français comme langue commune ». Semble avoir été oubliée : la lutte conséquente contre les inégalités socioéconomiques.

Gérald Baril

Michel O'Neill

ENTRE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE ET SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ

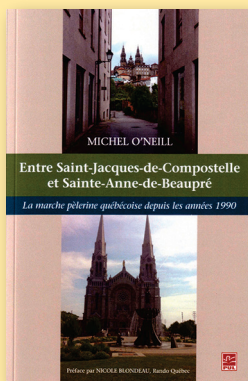
LA MARCHÉ PÈLERINE QUÉBÉCOISE DEPUIS LES ANNÉES 1990

Presses de l'Université Laval, Québec, 2017, 236 p. ; 29,95 \$

Depuis quelques décennies, l'engouement des Québécoises et des Québécois pour le pèlerinage à pied, notamment sur les chemins menant à Saint-Jacques-de-Compostelle, ne se dément pas. De nombreux récits de pèlerinage témoignent de cette popularité, mais jusqu'à présent aucune étude québécoise d'envergure n'a encore tenté d'en prendre la mesure.

Le sociologue, professeur émérite et marcheur expérimenté Michel O'Neill entend remédier à la situation. Conjuguant recherche documentaire, collecte de témoignages et observation sur le terrain, son ouvrage porte plus précisément sur ce qu'il appelle « le phénomène de la marche pèlerine », non seulement à Compostelle mais également au Québec.

Après avoir défini puis circonscrit ce qui distingue et caractérise la « marche pèlerine », O'Neill rappelle l'histoire du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle de ses origines jusqu'à nos jours, en portant notamment attention à l'« un des catalyseurs du phénomène québécois de la marche pèlerine vers Compostelle », soit l'association Du Québec à Compostelle, fondée en 2000. Il s'intéresse ensuite aux avatars québécois suscités par le *Camino*, et en particulier à la mise en place et à la fréquentation de dix-huit chemins québécois recensés à l'été 2016, dont le Chemin des Sanctuaires, qui va de l'oratoire Saint-Joseph-du-Mont-Royal jusqu'à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré dans la région de Québec. Cette partie intitulée « De Compostelle au Québec », qui fait état de ce phénomène moins connu mais en pleine croissance de la randonnée pèlerine au Québec, ne manque pas d'originalité. Mais la partie la plus intéressante du livre du sociologue demeure sans conteste le chapitre qui aborde la question du



« pourquoi ». « Qu'est-ce donc qui motive les Québécoises et Québécois à se lancer sur les chemins de marche pèlerine d'ici et d'ailleurs ? » se demande O'Neill. Évidemment, les motivations, que ce soit celles de l'auteur lui-même ou celles qu'il a recueillies en témoignage, sont multiples : vivre une expérience spirituelle, « prendre un temps de réflexion dans un moment de transition », « relever un défi physique », « voyager en Europe à petit prix », succomber à « la mode de 'faire Compostelle' », et même rencontrer l'âme sœur, etc. Malgré le déclin de la religion, des motifs religieux (ex. : obtenir des indulgences, expier une faute) inspireraient également des pèlerins. Enfin, le dernier chapitre de l'ouvrage porte sur la tension entre « l'esprit du chemin » et « l'esprit d'entreprise » qui animent entre autres les associations et les organismes, lucratifs ou non, qui offrent leurs services pour préparer et accompagner les pèlerins. Ce chapitre soulève un paradoxe auquel sont sensibles de plus en plus de marcheurs. Victimes de leur succès, certains chemins de marche pèlerine, en Europe surtout, font l'objet d'une marchandisation commerciale qui va à l'encontre de la tradition séculaire de « charité chrétienne », de spiritualité et de dépouillement matérialiste dont ils sont emblématiques. En un sens, cette contradiction n'est pas nouvelle et au risque de faire une comparaison un peu excessive, on pourrait dire que là où le *Camino* du Moyen-Âge avait ses brigands et ses coquillards, celui d'aujourd'hui a ses commerçants et ses touristes !

Bien documentée et fort originale, l'étude de O'Neill apporte une contribution importante à la connaissance du phénomène de « la marche pèlerine, différente de la marche de longue randonnée classique ». Comme le reconnaît l'auteur toutefois, beaucoup reste à faire pour bien comprendre ce qui jette sur les chemins des milliers de marcheurs. Ainsi qu'il le mentionne, « pérégriner sur les chemins de Saint-Jacques a pénétré l'imaginaire québécois d'une manière intrigante, qu'il serait sans doute passionnant d'étudier plus à fond ». Par ailleurs, bien que le pèlerinage à pied fournisse aux pèlerins « un temps d'arrêt dans leurs vies suractives », comment rend-il possible la régénération identitaire et le réenchâtement auxquels on l'associe généralement ? Comment contribue-t-il à redonner « un sens à sa vie quotidienne » ? C'est là un vaste sentier à explorer et à baliser !

Pierre Rajotte

Elaine Després

POURQUOI LES SAVANTS FOUS VEULENT-ILS DÉTRUIRE LE MONDE ?

ÉVOLUTION D'UNE FIGURE LITTÉRAIRE

Le Quartanier, Montréal, 2016, 388 p. ; 30,95 \$

Annoncée par les mythes de Prométhée et de Faust et par le travail des alchimistes avant de subir d'importantes transformations à l'ère des expérimentations nazies et de la bombe atomique, la figure du savant fou domine la science-fiction.

Du lunatique au génie du mal, on le retrouve dans les grands classiques du XIX^e siècle signés Mary Shelley, Edgar Allan Poe, Jules Verne, Robert Louis Stevenson et H. G. Wells. De *Frankenstein* à *L'île du docteur Moreau*, ces textes ont fourni un modèle narratif qui revient partiellement dans les productions contemporaines. Il revient partiellement parce que le paradigme a changé au milieu du XX^e siècle. Le savant fou est alors sorti de l'isolement qui le caractérisait pour tenter d'altérer un monde qu'il jugeait imparfait.

Dans cet essai qui émane d'une thèse de doctorat, l'auteure retrace l'évolution de la figure du savant fou à partir de quatre romans : *Et on tuera tous les affreux* (1948) de Boris Vian, *Le berceau du chat* (1963) de Kurt Vonnegut, *L'autre île du docteur Moreau* (1980) de Brian Aldiss et *Le dernier homme* (2003) de Margaret Atwood. Ce corpus est bien choisi, car il permet à l'auteure de se pencher sur quatre figures significatives. Markus Schutz, dans le récit de Vian, poursuit des travaux eugénistes dans l'espoir de faire disparaître la laideur. Felix Hoenikker, chez Vonnegut, évoque ce que Després appelle « le savant-outil », c'est-à-dire le savant qui, même sans intentions machiavéliques, constitue un grand danger puisqu'il met son génie et son savoir au service de gens puissants et malintentionnés. Mortimer Dart, chez Aldiss, est un monstre qui fabrique des monstres. Généticien atteint d'une malformation congénitale, il travaille à créer une « sous-race » d'Hommes bêtes. Enfin Crake, dans le récit d'Atwood, engendre lui aussi une nouvelle espèce, les « Crakers ». Ceux-ci ont pour fonction de remplacer les êtres humains. C'est ce que Després appelle « la posthumanisation du monde ». La notion de *posthumain* est cruciale ici. Després lui a d'ailleurs consacré, avec Hélène Machinal, un important volume d'études en 2014 (*Posthumains : frontières, évolutions, hybridités*, Presses universitaires de Rennes).

Sans aridité ni jargon, Elaine Després propose une analyse riche et captivante. À la lire, on ne s'étonne pas que la Société royale du Canada lui ait décerné en 2014 la prestigieuse bourse Alice-Wilson. Il s'agit de toute évidence d'une brillante chercheuse.

Patrick Bergeron

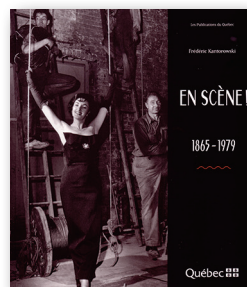
Frédéric Kantorowski

EN SCÈNE !

1865-1979

Publications du Québec, Québec, 2016, 205 p. ; 32,95 \$

En scène ! est le 25^e (et dernier) volet de la remarquable collection « Aux limites de la mémoire » inaugurée en 1995. Chacun des ouvrages de cette série contient autour de 200 photographies en noir et blanc, puisées dans les archives de nombreuses sources, publiques et privées.



Ces photos témoignent, chaque fois, d'un aspect différent de l'histoire du Québec. Cette fois-ci, le thème retenu est le monde du spectacle.

Le cirque ambulant, les numéros d'adresse, de voltige et de démonstration de force constituent la matière du premier chapitre. Puis, sous l'intitulé « Admission générale », le théâtre, aussi bien amateur que classique, burlesque et d'été, est présenté, en compagnie du musée Éden, des combats de lutte, de numéros d'hypnose, de chanteurs populaires et de majorettes. Des numéros de vedettes populaires comme La Poutine, Gilles Latulippe et Olivier Guimond sont, entre autres, représentés. Ensuite, « La tournée des grands-ducs » reproduit des photos de scènes de boîtes de nuit renommées de Montréal et de province. On y voit notamment la célèbre chanteuse Alys Robi et la diva Guilda. L'opéra, le ballet, les orchestres symphoniques font, entre autres, l'objet du chapitre suivant. Puis, c'est l'arrivée du cinéma avec ses modestes salles dans les petites municipalités et ses véritables « palaces » dans les villes plus importantes, comme le Granada de Sherbrooke et le Château, de même que le Théâtre St-Denis, à Montréal. On assiste ensuite à l'avènement du cinéma parlant, puis des films français et québécois. Une photo d'Anne Baxter et Montgomery Clift, prise en 1952, illustre le tournage à Québec de *I Confess* par le grand Alfred Hitchcock.

Bien sûr, la télévision ne pouvait être oubliée et la concurrence entre Radio-Canada et Télé-Métropole est mentionnée. Bien d'autres aspects encore sont couverts : la radio, la musique traditionnelle, les reconstitutions historiques, les parades, la danse moderne...

Voilà un ouvrage qui clôt de belle façon cette superbe collection. Il faut mentionner le travail de moine qu'il a fallu pour retracer et assembler les photographies présentées dans les 25 titres, qui constituent un véritable trésor patrimonial.

Gaétan Bélanger

Julia Kristeva

JE ME VOYAGE

MÉMOIRES

Fayard, Paris, 2016, 316 p. ; 34,95 \$

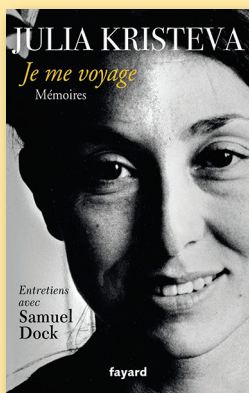
En refermant *Je me voyage*, j'éprouvais un profond sentiment de gratitude envers la vie pour avoir prêté existence à Julia Kristeva. À cette personne éblouissante, dont l'œuvre et la biographie démontrent le lien inextricable qui unit intelligence, connaissance et culture, quand ces trois fondements de l'histoire humaine sont sources d'essor et de dépassement, et non d'ensevelissement dans la haine et les guerres qu'elle suscite.

Julia Kristeva a eu la chance de naître et de grandir dans une famille qui attachait plus d'importance à la richesse intellectuelle qu'aux biens matériels, tout en appréciant ceux-ci à leur juste valeur, celle qui, justement, permettait de se libérer des besoins immédiats. Son premier éblouissement, alors qu'elle était à peine âgée de trois ans, a été la réponse de sa mère à la question posée sur ce qui était la plus grande rapidité des moyens de transport. « C'est la pensée », avait répondu celle-ci.

Julia Kristeva est l'épouse de Philippe Sollers, le penseur et, donc, l'écrivain typique du XX^e siècle, puisque la pensée est au cours de ce siècle le socle des grandes œuvres dont celles des Sartre, Proust, Camus, Beauvoir, Gary, Duras, Barthes et tutti quanti, sans oublier nos Hubert Aquin, Louky Bersianik et Victor-Lévy Beaulieu.

Je me voyage est l'œuvre d'une fulguration durable, éprouvée dès son arrivée à Paris, alors qu'elle était dans la jeune vingtaine et qu'elle a eu la chance d'être immédiatement intégrée dans le groupe des intellectuels de « Tel quel ». Cette fulguration est la découverte sans cesse renouvelée et approfondie, bouleversante, de l'immense richesse de la culture française, depuis Villon jusqu'à Mallarmé, depuis Montaigne jusqu'à Lacan, depuis Molière jusqu'à Jovet.

Il n'est pas un sujet qu'elle n'aborde sans le situer dans son contexte historique, scientifique, culturel. La lire, c'est pour ainsi dire découvrir ou revisiter le monde.



Kristeva est la psychanalyste la plus connue et appréciée de notre monde actuel. On dit même qu'elle en est la plus grande intellectuelle. C'est également une féministe engagée. On peut lire sur Wikipédia qu'en 2008, elle a créé à l'occasion du 100^e anniversaire de la naissance de Simone de Beauvoir le prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes, récompensant l'œuvre et l'action de personnes contribuant à promouvoir la liberté des femmes dans le monde.

Avant tout, Kristeva est une femme d'une belle vitalité, une grandeoureuse et une mère attentive, dévouée à son fils David, souffrant d'une légère déficience mentale.

Malheureusement, et c'est non seulement déplorable, mais incompréhensible, en ce temps de diffusion illimitée des savoirs, Kristeva ne connaît pas le Québec. Pourtant, elle est l'invitée principale de multiples conférences et colloques des institutions américaines du nord-est des États-Unis, nos voisines et inspiratrices.

Nous ignore-t-elle parce qu'on l'ignore ? J'ose croire que non, la plaçant au-dessus de ces mesquineries. Il n'empêche que sa méconnaissance de l'existence d'une importante nation de langue et de culture françaises en Amérique me trouble. Peut-être est-ce son interlocuteur, un psychanalyste dénommé Samuel Dock, qui dans son ignorance de ce qui ne relève pas strictement de l'institution psychanalytique française a oublié de l'orienter vers d'autres cieux.

Pourtant, on peut lire sur la quatrième de couverture de l'ouvrage : « Par delà la genèse d'une œuvre et de sa philosophie, c'est une vitalité existentielle, à l'affût des mutations historiques de notre monde, que nous communiquent ces Mémoires sous forme d'entretiens ».

L'édition est riche, comprenant neuf pages de photographies inédites montrant l'auteure avec sa mère, son père, sa sœur, puis avec Sollers et leur fils. Aussi avec des personnalités qui ont reconnu immédiatement la valeur immense de son œuvre : les Václav Havel et Benoît XVI, pour ne nommer que ceux-là, sans pourtant oublier le prince de Norvège qui lui remet, en 2004, le prix Holberg, ni non plus Jacques Chirac, qui lui remet l'ordre du Mérite, la même année.

Bref, *Je me voyage* est un ouvrage à lire pour la richesse des connaissances qu'il relève et révèle, qui ont marqué l'imaginaire du XX^e siècle. Donc sa créativité.

Je veux souligner, en conclusion de ce texte, que Kristeva n'est pas qu'une théoricienne et praticienne de la psychanalyse, mais une grande romancière, auteure, entre autres, de *L'horloge enchantée* paru en 2015.

Andrée Ferretti